

Cinquante-septième année

Mars 1879.

LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISSANT

le 1^{er} de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION

PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

MODES

Pour pardessus de printemps, le paletot *Directoire* est toujours le favori des petites filles ; il se fait en petit drap gris, un peu plus court que la jupe ; il boutonne au milieu avec des boutons en velours loutre, et les trois collets qui tombent sur le haut du bras sont bordés d'un biais de velours ; la manche a un parement bordé. C'est simple, mais cela va bien ; les devants tombent droits et le dos a trois coutures cintrées.

Un autre modèle de printemps est en vigogne beige, tombant droit devant ; la couture du dos est cambrée, la couture du dessous de bras jusqu'au bas est très-cintrée vers la taille, elle est ornée vers le bas d'un large biais de moire pain brûlé qui cache la couture ; un biais moins large orne le vêtement tout autour en bas ; un plastron de moire, formé par une bande égale tout du long, boutonne d'un côté et une rangée parallèle court sur l'autre bord ; le col et les parements sont de même style. Ce pardessus est d'un centimètre plus court que la jupe, demi-ajusté.

GRAVURE COLORIÉE

N° 1. — Costume de petit garçon ; blouse hongroise vert foncé, avec brandebourgs noirs, ceinture en cuir fauve agrafée devant ; pantalon resserré sous le genou. Toque hongroise.

N° 2. — Fillette de 10 ans. Robe garnie de velours ; la jupe terminée par trois rangs de plissés est garnie devant avec de larges revers en velours, dont deux partent de la taille et retournent derrière se nouer en place de tunique. Corsage-jacquette, beaucoup plus long derrière que devant. Le patron de ce corsage se trouve sur la feuille des modèles.

N° 3 et 4. — Costume de petite fille. Le plastron du devant et le milieu du dos sont couverts de bouillonnés en soie, et la robe est de forme princesse avec grands revers sur chaque côté du devant.

N° 5. — Communiant. Robe en organdi bouillonnée devant et terminée par un plissé ; corsage à la vierge légèrement froncé dans la ceinture ; col chanoinesse entouré d'un plissé ; manches bouillonnées et ruche au cou et aux poignets ; bonnet en tulle illusion et voile assorti à la robe.

N° 6. — Petit garçon. Costume en drap brun, pantalon Figaro et veston demi-ajusté.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

N° 1 et 5. — *Devant et dos* : costume de petite fille vouée au blanc : faille lisérée de satin, ornée d'une bande brodée ; trois petits volants froncés, rouleautés, garnissent tout le tour du bas de jupe rapportée, le fourreau, boutonné sur sa hauteur, est découpé en dents aiguës, rouleautés, tombant sur les volants ; une écharpe *prince-royal* fixée sur l'épaule, plissée mollement, traverse le plastron en diagonale, et s'arrête derrière sous un nœud à une seule coque et pan flottant ; une broderie orne le bord inférieur de l'écharpe ainsi que le nœud-poche garni du côté opposé à l'é-

charpe ; la manche est coupée par deux pattes en satin surmontées d'une garniture posée en volant-plissé de crêpe lisse tombant sur la main ; col encadré de broderie et garni à l'encolure comme la manche. (Ce costume se fait aussi en cachemire blanc liséré de faille.)

N° 2. — Fillette de 8 à 10 ans : robe en popeline bleu gendarme, garnie de deux plissés de faille ; lisérés et bande pareille brodée en soie bleu ciel. La robe est princesse devant, coupée au bas par deux plissés avec tête en broderie, deux poches encadrées de même et clouées de boutons ciels aux anges ; le dos, cintré par les coutures, est dentelé au bas, liséré se détachant sur une bande qui tombe en tête d'une petite jupe plissée rapportée ; col marin garni, manche boutonnée extérieurement et bande posée de biais.

N° 3 et 4. — Dos et devant. — Costume en scotch tartan : redingote russe, fermée à l'épaule en biaisant jusque sur le côté, liséré de faille ainsi que le revers doublé de soie ; le côté opposé au revers est plissé par trois plis en biaisant, lisérés au bord ; la jupe plissée est rapportée ; une draperie largement plissée avec revers au bas est posée en écharpe ; grand col-manche à parement boutonné, échancré et liséré ; ruche *Mignon* en dentelle bretonne, manchette pareille.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N° 1 et 4. — Robe longue pour bébé du premier âge, elle est brodée au passé sur le devant de la jupe ; derrière, il n'y a rien ou bien on fait courir au-dessus de l'ourlet la petite guirlande d'encadrement ; cette robe se brode sur cachemire blanc, sur piqué, la broderie se fait en sou-tache.

N° 5 à 12. — Série d'entre-deux avec garniture assortie, pour composer des robes de baptême ou servir pour garnir des costumes d'enfants, des tabliers, pantalons, etc.

N° 13. — Porte-cigares brodé au passé sur drap, velours ou cuir ; le dessin représente tous les accessoires du fumeur, entourés par une guirlande de feuilles de tabac ; sur l'autre côté du porte-cigares on brode les initiales.

N° 14. — Alphabet pour mouchoirs, pouvant aussi servir pour le porte-cigares ou les bourses de première communion.

N° 15 à 18. — Patron du corsage-jacquette pour le costume de fillette, représenté sur la deuxième figure de la gravure coloriée : le devant est bordé d'un large biais en velours, qui retourne au revers le long des côtés du dos ; au bas des coutures il y a des plis en velours.

N° 19 à 22. — Patron du costume de petite fille, représenté sur les figures 3 et 5 de la gravure coloriée, les bouillonnés se fixent sur la doublure et le devant agrafe de côté au bord du revers. On peut remplacer les bouillonnés par des plis en long et très-rapprochés les uns des autres.

Les personnes qui désireraient d'autres patrons en dehors de ceux publiés par le journal auront à nous envoyer 1 fr. 50, en un mandat de Poste, pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS

VOYAGES ET AVENTURES

AU

PAYS DES BÊTES

En ce moment j'entendis retentir le chant du coq. Écoutez ! me dit Serpolet, voici la voix du grand Kokorico qui se fait entendre !...

Voulez-vous me permettre encore une question ? dis-je au vieux chef.

— Volontiers, me répondit-il gracieusement.

— Je vous ai entendu parler d'un savant, quel est donc ce personnage ?

— Oh ! fit-il, c'est un vieux madré auquel je ne me fie guère, d'autant plus que de mon temps, en Gascogne, ses pareils ne jouissaient pas d'une trop bonne réputation... Enfin, c'est un méchant renard qui doit être bien vieux, puisque de mémoire de Kokorico on l'a toujours vu dans le pays.

— Ah ! et comment vit-il parmi vous ?

— Il vit seul dans sa grotte, ne fréquentant aucun des habitants, me répondit le roi des lapins ; et je vous avoue que j'ai de tristes soupçons sur son compte ! car bien des lapins, poulettes, jeunes coqs, ou autres écervelés, qui sont partis pour le consulter, n'en sont jamais revenus ; — et, quand on lui demande de leurs nouvelles, il répond en ricanant, que ce sont de jeunes fous qui se seront laissés, tout en folâtrant, choir dans le lac, où ils se seront noyés.

— Merci de ce renseignement, répondis-je, je me charge de voir ce compère Renard et de le surveiller. — Mais je dois

avant tout offrir mes hommages au grand Kokorico, et je compte sur votre obligeance, vénérable Serpolet, pour vouloir bien me présenter à lui.

Pour toute réponse il se leva avec empressement, me fit signe de le suivre, et, se tenant debout sur ses petites pattes de derrière, il se mit à trotter devant moi, suivi des lapins qui avaient assisté à notre entretien.

Après avoir marché quelque temps au milieu d'un vert gazon émaillé de fleurs qui embaumaient l'air, et où parvint à mes oreilles le gloussement de la poule et le glouglou du dindon, nous gravîmes un sentier assez escarpé qui nous conduisit à un plateau entouré d'un petit bois bien ombragé, dans lequel perchaient et caquetaient des milliers de poules de tout plumage, grandes et petites, pattues, huppées et autres de plus ou moins nobles races ; de jolis coqs aux allures tapageuses ; des dindons et autres volatiles de tous genres. Je me trouvai un moment abasourdi ; figurez-vous, mes enfants, être transportés dans une immense volière remplie de poules, de coqs, de dindons ; les uns chantant, les autres glougloutant et gloussant, et surtout de merles, de geais, de pies et de loriots ; — que devriez-vous au milieu de tous ces oiseaux criards, bavards, moqueurs et siffleurs ?

A mes pieds courait une source limpide, qui, s'échappant à petit bruit des flancs d'un rocher, allait former à quelques mètres plus loin une charmante nappe d'eau dans laquelle s'ébattaient ou barbottaient joyeusement une foule de canards, d'oies, de cygnes, de pingouins et autres palmipèdes aquatiques.

Pendant que j'admirais ce site enchan-

teur je ne m'étais pas aperçu de la disparition de Serpolet ; je le cherchais des yeux et je le vis bientôt revenir en se frottant le bout du nez en signe de contentement. Il m'annonça que le grand Kokorico consentait à me recevoir le lendemain matin à son réveil. — Il fallait donc être matinal...

Libre de ma journée, je revins à mon rocher. Là, grâce à ma hachette, je construisis en quelques heures une charmante cabane que je tapissai de fougère et de mousse ; puis je me mis à parcourir les environs. — A mesure que j'avais, j'étais de plus en plus enthousiasmé ! En effet, la nature semblait avoir comblé de toutes ses faveurs cette partie de la terre : — de belles montagnes boisées la dominaient, sa température permettant à tous les végétaux d'y croître en liberté. — Les terres étaient couvertes de graines de toutes sortes et d'arbres à fruits délicieux qui, en même temps qu'ils fournissaient une nourriture saine et abondante, semblaient plantés pour le plaisir des yeux. De petits ruisseaux aux doux murmures serpentaient dans la plaine, contribuant à entretenir la fertilité, et un grand lac très-poissonneux, creusé par la nature, représentait un inépuisable réservoir de fraîcheur.

Plus je parcourais ces magnifiques vallées et ces riches collines en poussant des cris d'admiration, comme le fait un enfant à la vue de jouets nouveaux, et plus je désirais y finir mes jours. Enfin, l'heure de rentrer étant venue, je repris le chemin de mon habitation, où, tout heureux de retrouver mon lit de fougère et de mousse, je dormis mieux que je ne l'eusse fait peut-être dans le meilleur lit de France.

Le lendemain, dès trois heures du matin, je vis mon vieil ami Serpolet, qui,

oubliant ses nombreuses années, folâtrait gaiement devant ma cabane en attendant mon réveil. Il se mit de suite à ma disposition, pour nous rendre à l'audience du Grand Kokorico qui, ajouta-t-il, n'aimait pas attendre.

En route je lui demandai pourquoi il appelait Kokorico *le Grand*, et si c'était à cause de sa taille.

Non, me répondit-il, mais la légende de ce pays raconte que Kokorico est le descendant du célèbre coq, qui, selon la prédiction, chanta trois fois avant que Pierre eût renié son maître.

Ces paroles du sage Serpolet me laissèrent pensif.

Nous continuâmes notre route, et je ne tardai pas à me trouver devant l'illustre Kokorico, le sultan des paisibles quadrupèdes et bipèdes du pays.

Kokorico était vraiment un coq superbe et de la plus belle espèce ! Je n'avais jamais vu son pareil ! Il avait la tournure altière, et portait la tête haute ; — on voyait qu'il avait l'habitude du commandement ! — Il me demanda aussi des renseignements sur mon compte, et je lui répétai mot à mot ce que j'avais déjà dit à mon ami Serpolet, qui nous écoutait.

Ma narration achevée il m'assura d'une voix en fausset, qui n'était pas positivement agréable à entendre, que j'étais le bienvenu ; que dès lors je serais libre de vivre à ma guise, m'assurant qu'il se mettait à ma disposition pendant toute la durée de mon séjour dans son royaume, à la condition que je m'y comporterais convenablement ; — et, en disant ces paroles, il chargea spécialement Serpolet de veiller à ce que je ne manquasse de rien, m'assurant en plus qu'il serait toujours heureux de me voir. Je lui témoignai ma reconnaissance de sa bienveillance à mon égard, et me retirai enchanté de cette réception.

Le vieux lapin, voulant entrer de suite en fonctions et remplir la mission que lui avait confiée Kokorico, me conduisit dans les bois où il me montra des fruits magnifiques que je trouvai délicieux, puis dans une immense caverne, — œuvre de la nature, — où je vis une grande quantité de grains et de graines de toutes sortes, des fourrages et aussi des œufs en grand nombre. — Les œufs, surtout, furent par la suite d'une grande ressource pour moi, et je vous avoue, mes enfants, que, ne pensant pas en cela commettre un crime, je ne me fis pas faute d'en avaler tous les jours, — soit crus, soit en omelettes, — que je confectionnais avec un certain art culinaire, à l'aide d'un plat que j'avais fabriqué avec de la terre glaise, plat soigneusement cuit au feu, et qui me servait encore pour les poissons, que je ne me faisais pas scrupule non plus de manger, Serpolet m'ayant assuré que ces *bestioles* n'étaient absolument bonnes qu'à cela; et, en effet, ces animaux aquatiques ne possédaient aucun langage. Ce plat me servait aussi pour beaucoup d'autres mets que je faisais cuire avec le beurre et le lait provenant des vaches du pays.

Mais, ce qui me combla de joie, ce fut la découverte de véritables patates, sortes de pommes de terre..... J'étais sauvé! car ce tubercule devait être pour moi une saine nourriture pendant mon séjour dans le pays, et pouvait me faire presque oublier le pain.....

Un matin, je manifestai à Serpolet le désir de voir le soi-disant savant dont il m'avait parlé. Nous nous mîmes donc en route, et comme il fallait marcher dans des sentiers tortueux et presque impraticables, je pris mon ami dans mes bras pour lui éviter cette fatigue, ce qui acheva de me mettre complètement dans ses bonnes grâces. Une heure après nous arrivions

devant une petite grotte à moitié cachée par des broussailles... C'était la demeure, ou plutôt le repaire du savant.

A peine arrivé, je déposai mon vieux lapin à terre, et il s'empessa de se mettre à l'écart. Mais, au bruit de mes pas, le compère renard, qui ne s'attendait à rien, sortit pour voir quels étaient les visiteurs qui lui arrivaient, comptant probablement sur quelque bonne aubaine!... Je l'examinai attentivement avant de me montrer à lui. — Il avait, comme tous ceux de sa race, dans son regard et dans toute sa physionomie les traits de l'usurier, de l'homme d'affaires, du recors et de toute cette gent qui nuit à l'espèce humaine et ne vit que de ses défauts ou de ses malheurs. — Apercevant d'abord Serpolet il jeta un regard hypocrite sur lui, mais à mon aspect et surtout de mon fusil il fut tellement saisi d'épouvante que, pris soudain d'une attaque d'apoplexie foudroyante, il tomba roide mort!!!..... ce qui me prouva qu'il devait avoir plus d'un remords sur la conscience. — Serpolet, les oreilles dressées, ouvrait de gros yeux où se peignait la terreur! Quant à moi, après avoir déblayé la grotte des broussailles qui l'encombraient, j'y entrai et j'y trouvai, comme je l'avais prévu, une quantité considérable de plumes, de peaux et d'os, provenant des victimes crédules que son air cafard attirait dans son repaire et qu'il dévorait à belles dents.

Revenu à lui, Serpolet appela un charmant pigeon qui était perché non loin de là, et lui donna l'ordre de partir immédiatement pour rendre compte au grand Kokorico de ce qui venait de se passer. — Quand j'arrivai près de ce dernier, je le trouvai entouré de ses courtisans, des grands dignitaires emplumés, et se disposant à partir pour la grotte du renard, dont depuis longtemps il soupçonnait les méfaits.

Kokorico me reçut avec enthousiasme ! — Près de lui se tenaient quelques pigeons qui lui servaient de courriers pour porter ses ordres, — comme dans l'antiquité les Egyptiens, les Chinois, les Grecs et les Romains employaient ces charmants oiseaux pour porter les nouvelles d'une victoire ou d'une élection, en leur attachant un petit billet maintenu par un fil, soit au cou, soit à la queue. — De nos jours, on emploie aussi ce moyen rapide de communication ; seulement Kokorico, ne sachant pas écrire, donnait ses ordres verbalement à ses petits messagers ailés, qui les exécutaient fidèlement.

Je retournai donc à la grotte avec Kokorico, escorté par une foule immense ; et là, quand, à l'aide d'un balai improvisé, j'eus poussé dehors tous ces débris, les cris et les clameurs éclatèrent de toutes parts ! Chacun reconnaissait au poil ou à la plume soit un fils, soit un neveu, car le rusé coquin préférait toujours croquer les jeunes plutôt que les vieux. Il n'y eut pas jusqu'au grand Kokorico lui-même qui ne reconnût un des siens !

Pour éviter plus longtemps à mes nouveaux amis la vue d'un aussi triste spectacle, je m'empressai de couvrir ces restes d'herbe, de fougère et de fleurs ; puis, après avoir fait un grand trou dans le sable, je pris le vieux renard par les pattes et l'y jetai, ayant soin de couvrir cette fosse avec de grosses pierres, ce dont Kokorico me sut d'autant plus gré que ce fait prouvait aux siens qu'ils n'avaient plus rien à craindre de ce misérable.

Ces cérémonies accomplies, coqs, poules, lapins et autres bipèdes et quadrupèdes reprirent gaiement le chemin du logis, chantant et caquetant à qui mieux mieux, car la douleur avait fait place à la joie : le Croquemitaine n'était plus à redouter, il était cette fois bien mort et enterré.

Quelques instants après mon retour à la cabane Kokorico vint, accompagné d'une grande partie des siens, pour me remercier solennellement du service éminent que je venais de lui rendre ; et je fus aussitôt caressé et choyé par une multitude de petits êtres poilus ou emplumés, qui tous grimpaient ou voltigeaient sur moi, pour me tendre leurs petites têtes à baiser ou me passer leurs pattes sur le visage. C'était charmant à voir, et je vous assure qu'en ce moment j'eus désiré passer ma vie au milieu de ces enfants de la nature ; mais hélas ! le sort devait en disposer autrement.

V

J'habitais depuis quelques jours la tribu des *Paisibles*, lorsqu'un matin mon ami Serpolet m'invita à faire une petite excursion, dans laquelle, me dit-il, je rencontrerais très-certainement de vrais amis. J'acceptai sa proposition avec joie, et comme la promenade, selon lui, devait être assez longue, je le pris dans mes bras, comme de coutume, ce qui lui faisait toujours un sensible plaisir, et nous partîmes.

Après avoir marché quelques temps, nous arrivâmes en vue d'immenses plaines, au milieu desquelles je vis des bœufs, des vaches, des moutons, des chèvres et autres ruminants, véritables bêtes du bon Dieu, qui portent dans leurs yeux le cachet de la douceur et de la bonté.

J'étais en contemplation devant ce ravissant tableau de la nature, quand des aboiements joyeux m'apprirent que j'allais me trouver en compagnie de l'ami de l'homme, c'est-à-dire du chien.

En effet, je vis courant dans la plaine, jouant et folâtrant, une cinquantaine de ces bons et fidèles animaux, qui, dès qu'ils m'eurent aperçu, s'empressèrent d'accou-

rir vers moi en jappant joyeusement et en me faisant l'accueil le plus sympathique. Chacun d'eux parlait à la fois un langage qui n'était pas toujours le même et que quelquefois je ne comprenais pas ; mais je lisais dans leurs yeux intelligents qu'ils étaient heureux de me voir et qu'il leur semblait retrouver en moi un ami, une ancienne connaissance.

Beaucoup d'auteurs se sont accordés à dire :

« Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien... »

Toussenel, dans son *Esprit des bêtes*, dit :

« Au commencement, Dieu créa l'homme, et le voyant si faible, il lui donna le chien... »

« Il chargea le chien de voir, d'entendre, de sentir et de courir pour l'homme... »

« Et pour que le chien fût tout entier à l'homme, il le titra exclusivement en amitié et en dévouement... »

« Le chien, qui est le plus docile, partant, le plus intelligent des animaux, n'eut garde de désobéir à la volonté de Dieu. Il se fit le serviteur dévoué, le sergent de ville de l'homme... »

Il en était de même dans cette heureuse tribu des *Paisibles*, dont les quelques centaines de chiens qui l'habitaient étaient les serviteurs dévoués et les protecteurs de toute cette race de bipèdes et de quadrupèdes bons enfants.

On s'accorde à dire, mes petits amis, que l'Orient est la patrie du chien ; — et cependant on en voit aujourd'hui dans beaucoup de contrées, — mais seulement chez les peuples civilisés, car, remarquez-le bien, sans le chien il n'y a pas de civilisation. Et, en effet, c'est le chien qui a donné le troupeau à l'homme, et l'a ainsi fait passer de l'état sauvage à l'état civilisé.

Donc, dit encore l'auteur de l'*Esprit des bêtes* :

« Sans le chien pas de troupeau, sans le troupeau pas de subsistance assurée, pas de gigot ni de rosbif à volonté, pas de laine, pas de burnous, pas de temps à perdre, par conséquent, pas de science, pas d'industrie. C'est le chien qui a fait à l'homme tous ses loisirs.

Et ce spirituel auteur ajoute :

« L'anthropophagie est un mal endémique aux contrées déshéritées du chien. »

Cela est vrai ! Pourquoi l'Arabe, l'Égyptien, le Tartare, et autres peuples n'ont-ils jamais connu l'anthropophagie ? C'est parce que le chien leur ayant donné les troupeaux, la chair et le lait de ces animaux, en leur procurant une nourriture saine et abondante, les ont mis à l'abri des criminels conseils de la faim.

Il n'en est pas de même des habitants de l'Amérique centrale, des îles de Bornéo, Timor, de Noukahiva, du Caraïbe, qui, n'ayant pas eu le bonheur de connaître le chien, sont restés anthropophages.

Mais permettez-moi de revenir à ma bienheureuse tribu des *Paisibles*.

Parmi les chiens qui me faisaient fête à qui mieux mieux, et me comblaient de caresses, il s'en trouvait de races différentes...

C'est ainsi que je distinguai le *Chien des Esquimaux*, au Groënland, où il remplace le cheval dans ces steppes neigeuses et glacées.

Le *Basset*, chien de chasse à pattes torses, à longues oreilles, et qui passe pour le plus fin dépisteur de gibier.

Le *Lévrier*, noble animal, haut monté sur ses pattes et qui fut, dit-on, le premier qui chassa en compagnie de l'homme en Égypte, en Syrie et en Algérie.

Le chien dit du *Mont-Saint-Bernard* et le chien de *Terre-Neuve*, ces deux sau-

veteurs de l'humanité ; puis le chien de *Berger*, à la taille allongée, à la poitrine haute, au poil rude et en désordre ; celui-là est bien le véritable type du chien primitif. Sa mine est futée, spirituelle et éveillée, sa longue queue balaye la terre.

Mais celui dont j'admirai avec le plus de plaisir la bonne tête douce et intelligente, c'était sans contredit celle d'un gros *Chien Caniche*, de la race des Barbets, au poil moutonné, aux longues oreilles pendantes, aux bons gros yeux pleins de dévouement, qui me rappelaient ces pauvres bêtes patientes et résignées qui conduisent les aveugles à travers les rues de Paris.

En voyant ces bons et fidèles animaux, en cet état de liberté et si heureux, je ne pouvais m'empêcher de faire une comparaison avec ces malheureux chiens, soi-disant savants, que j'avais vus en France, les uns tournant la broche ou tirant l'eau du puits, les autres jouant la comédie ou aux dominos, ou aux cartes, et je me demandais combien de coups ces pauvres bêtes ont dû recevoir avant d'arriver à ce degré de perfection.

Je disais donc que, parmi les naturels de cette contrée appartenant à la race canine, celui que j'avais remarqué comme doué d'une plus grande intelligence, et d'une bonne tête, était un caniche, jeune encore, qui, de son côté, me témoigna de suite une sympathie toute particulière.

Il vint à moi en gambadant, jappant avec joie en m'accablant de caresses, qui, je l'avoue, me procurèrent une douce émotion qui me vivifiait le cœur comme une rosée. Son langage était franc et ne manquait pas d'une certaine élégance ! Aussi je jugeai, en l'entendant parler, que son éducation avait été plus soignée que celle de ses semblables, ce qui était cause qu'il jouissait d'une grande prépondérance parmi eux.

Il se mit à ma disposition pour me servir de cicérone, et voulut absolument me reconduire à ma cabane ; — ce qui parut visiblement contrarier mon vieux Serpolet, qui, dans sa jalousie, se démenait avec colère dans mes bras ; — mais à force de caresses je finis par le calmer, et nous regagnâmes ma demeure sans encombre.

AUGUSTE WARÉE.

(La suite au prochain numéro.)

CHÈVREFEUILLE

COMÉDIE-CHARADE EN TROIS ACTES

Personnages : MATHILDE, HENRIETTE, CLAUDINE

ACTE DEUXIÈME

HENRIETTE, à Mathilde qui vient lui rendre sa visite. — Ainsi, ma chère Mathilde, vous tenez à ce que cette visite compte pour une réponse à celle que je vous fis, la semaine dernière ?

MATHILDE. — Oui, et voici mon raisonnement : nous ne serons bientôt plus des petites filles ; donc, il est temps de commencer à nous conduire en grandes demoiselles.

HENRIETTE. — Je partage absolument cette manière de voir et la preuve... (*Affectant un air cérémonieux, en avançant un siège :*) Madame !... donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

MATHILDE. — Vous plaisantez ? Je répondrai comme la petite chevière : je suis peut-être un peu follette, mais je sais parfaitement ce que je veux dire.

HENRIETTE. — A propos de Claudine, vous savez qu'elle devient savante.

MATHILDE. — Je sais du moins que vous avez entrepris des leçons d'écriture dont elle se montre très-fièrre ; ce qui fait qu'à peine arrivée, elle se sauve, oubliant le

prix de son lait, pour être plus tôt avec vous.

HENRIETTE. — Tant de zèle a un motif que vous ne tarderez pas à savoir; voici mon élève.

CLAUDINE, *sur le seuil, hésitant à entrer.* — Ah! mam'zelle, vous avez de la compagnie aujourd'hui; je reviendrai.

HENRIETTE. — Non! non! arrive tout de même. Tu ne reconnais donc pas une de tes meilleures pratiques?

CLAUDINE à Mathilde. — Ah! mam'zelle! excusez! je vous regardais par derrière et je n'ai de mémoire que pour les figures.

MATHILDE. — J'entends ne déranger nullement vos intentions studieuses; n'ai-je pas moi-même de quoi m'occuper? Voyez! (*Elle fait voir un ouvrage de dentelle au crochet ou autre chose de semblable.*)

HENRIETTE. — Et puis, une leçon d'écriture n'empêche pas l'échange de quelques paroles. (*Elle dispose tout ce qu'il faut pour écrire sur une table, après quoi :*) — Eh! bien, Claudinette, sommes-nous prêtes?

CLAUDINE. — Oh! mam'zelle! plutôt deux fois qu'une! (*A Mathilde.*) Je n'en soufflais mot à personne, tant que c'était un mystère; mais à présent que vous le savez, rien ne m'empêche de vous le dire: je fais autre chose que des bâtons; je fais des lettres; je saurai bientôt écrire comme vous, enfin!

MATHILDE, *souriante.* — En gros, d'abord, je suppose?

HENRIETTE, *étalant un cahier chargé d'énormes caractères comiquement disparates.* — Certainement! voici les pages d'hier et d'avant-hier, ce n'est pas mal pour une débutante.

MATHILDE. — J'ajouterai même que cela promet.

CLAUDINE. — Et puis, mon grand frère va voir tout de suite que ce n'est pas le

voisin Guillaume qui, cette fois, aura tenu la plume.

HENRIETTE. — Voilà le motif en question: Claudine rougit d'avoir sans cesse recours à l'obligeance de gens qui ne sont pas toujours disposés...

MATHILDE. — C'est aujourd'hui que vous songez à rédiger une lettre à Nicolas?

CLAUDINE. — Oui, mam'zelle, une grande lettre sur une grande feuille que mon grand frère aura plaisir à recevoir, je vous assure.

MATHILDE, *installée à broder d'un côté, pendant que son amie achève divers préparatifs; à Claudine.* — Il est loin d'ici pour longtemps encore, ton grand frère Nicolas?

CLAUDINE. — Oh! dame, oui, parti aux melons de l'année dernière, nous ne l'attendons point avant les petites laitues qui frisent de l'année prochaine. (*Avec une brusque expansion douloureuse.*) Ah! ah! ah!

HENRIETTE et MATHILDE, *fort inquiètes et s'empressant autour d'elle.* — Qu'est-ce que tu as? qu'est-ce qui te fait mal?

CLAUDINE. — Pauvre Nicolas!... Quand je n'y pense pas, ça ne me fait pas de chagrin;... mais quand j'y pense, voyez-vous... c'est plus fort que moi; faut que je tire mon mouchoir! (*Elle se trompe et s'essuie les yeux avec le coin de son tablier.*)

HENRIETTE. — Mais il reviendra pour ne plus vous quitter. Allons! ménage tes yeux; nous en avons besoin... Voici du papier, de l'encre et des plumes... qu'aimes-tu mieux? celles d'oie ou celles de fer?

CLAUDINE. — Oh! mam'zelle, je pense qu'à la campagne une plume d'oie est préférable.

HENRIETTE. — Fort bien; quant à une belle feuille, voilà ton affaire.

CLAUDINE, *se récriant.* — Oh!... oui; mais pas assez grande.

MATHILDE. — Choisissez alors du papier d'écolier.

CLAUDINE. — C'est ça, justement ; puisque je suis une écolière.

HENRIETTE, *lui donnant ce qu'elle désire.* — Soit ; mais reste donc tranquille... voici une double feuille réglée en bleu.

CLAUDINE. — Comme je vais bien écrire là-dessus !

HENRIETTE. — Mais ne fais donc pas ainsi danser ta chaise.

CLAUDINE. — Non, mam'zelle.

HENRIETTE. — Tiens-toi droite.

CLAUDINE, *remuant toujours.* — Oui, mam'zelle.

HENRIETTE. — Eh ! pas comme ça, la plume ! (*Elle place convenablement la plume, avec beaucoup de peine, entre les doigts rétifs de la paysanne qui plusieurs fois la laissera tomber ; après quoi.*) Là... mais non... laisse-moi faire... c'est ici qu'elle doit rester... entre le pouce, l'index et le médium.

CLAUDINE. — Médium ! qui appelez-vous comme ça.

HENRIETTE. — Le doigt du milieu, sur lequel il faut appuyer la plume.

CLAUDINE. — Bon !... et les deux derniers qui ne font rien ?

HENRIETTE. — Courbe-les en dessous.

CLAUDINE. — Ah ! mais ce n'est pas facile.

MATHILDE. — Rien n'est facile au début. Ensuite, cela ira tout seul... y sommes-nous ?

CLAUDINE. — Attendez que je prenne de l'encre.

HENRIETTE. — Moins à la fois... secoue ta plume au-dessus de l'écritoire et gare aux taches !

CLAUDINE. — Que vous appelez des pâtés ?... Ah ! bon ! je commence bien !

MATHILDE. — Un pâté ?

CLAUDINE. — Deux mam'zelle... un petit et un gros.

HENRIETTE, *voulant enlever le papier.* — Une feuille de perdue !

CLAUDINE. — Attendez ! si je pouvais les effacer ? (*Elle mouille le papier avec sa langue et frotte avec sa manche.*)

HENRIETTE. — Oh ! vilaine petite sale ! assez ! assez ! la feuille n'y gagne rien, et voyez un peu, quelle manche, à présent !... Voici une seconde feuille... soyons plus attentive. Restons surtout mieux assise... et la main gauche, qu'en faisons-nous ?

CLAUDINE. — La main gauche ?

HENRIETTE. — N'ai-je pas répété cent fois qu'elle servait à retenir le papier sur lequel nous écrivons ?

CLAUDINE. — Ah ! oui ! je m'en souviens.

HENRIETTE. — Voyons que veux-tu dire à ton frère.

CLAUDINE. — Que je l'aime de tout mon cœur.

MATHILDE. — Cela se réserve habituellement pour la fin.

CLAUDINE. — Comme les poires pour la soif ?... Alors, s'il vous plaît : « Mon cher Nicolas. »

HENRIETTE. — C'est cela ; écris.

CLAUDINE. — Comment donc déjà ?

HENRIETTE. — Je vais te dicter : « M, o, n, Mon... »

CLAUDINE, *ayant écrit.* — « Mon. »

HENRIETTE. — « C, h, e, r, cher. »

CLAUDINE. — « ... cher. »

HENRIETTE. — N, i, ni... »

CLAUDINE, *se retournant.* — C'est fini ?

MATHILDE. Pas du tout ; fais donc mieux attention.

CLAUDINE. — Excusez, mam'zelle ; mais ordinairement, n, i, ni... ça veut dire...

HENRIETTE. — Ce n'est pas là le cas... Reprenons... mais que vois-je ! comment écris-tu ni ?

CLAUDINE. — Par un s, un r...

MATHILDE, *riant*. — Ah! ah! ah!

HENRIETTE, à Claudine. — Es-tu folle?
un n et un i.

CLAUDINE. — Ah! c'est vrai! (*Ayant écrit*), ni.

HENRIETTE. — Nous avons dit : « c, o, co, coco. »

CLAUDINE. — Comment, *nigaud*, mon grand frère?

HENRIETTE. — Va toujours... « l, a, s, las... »

CLAUDINE. — Je n'ai plus d'encre. (*Elle trempe sa plume*.) Oh!

MATHILDE. — Encore un pâté?

CLAUDINE. — Non, cette fois, c'est une tache.

HENRIETTE. — Elle peut rester. (*A Mathilde, à qui en même temps elle fait voir le papier*.) Que dites-vous de cette première ligne?

MATHILDE. — Elle se verra de loin.

CLAUDINE. — Et ensuite?

HENRIETTE. — C'est à toi de savoir ce que tu veux dire.

CLAUDINE. — Beaucoup de choses!

HENRIETTE. — Eh! bien! va donc!

CLAUDINE. — Ah! « Va donc! va donc! » c'est aisé à dire; mais ça ne vient pas comme on voudrait... ah! j'y suis!... « C'est moi, Claudine, ta sœur cadette, qui t'écris elle-même, pour te faire savoir que je n'ai besoin ni de Guillaume ni d'Antoine pour t'envoyer de nos nouvelles. » Ça peut-il aller?

MATHILDE et HENRIETTE, *fort et agréablement surprises*. — Mais très-bien! très-bien!

CLAUDINE. — « Très-bien! très-bien! » et vous riez! ne vous gaussez-vous point de moi?

MATHILDE. — Pas du tout.

HENRIETTE. — Continue.

CLAUDINE. — La page est pleine.

HENRIETTE. — Tourne la feuille, après avoir mis de la poudre.

CLAUDINE. — Ah! oui! de cette poussière brillante comme de l'or!... (*Elle inonde le papier avec toute la sablière*.)

HENRIETTE, *rétablissant les choses comme il convient*. — Que veux-tu dire encore à ton frère?

CLAUDINE. — « Je t'annoncerai que Follette... »

HENRIETTE. — Ah! non.

CLAUDINE. — Quel ànon? Follette, c'est ma chèvre.

HENRIETTE. — Croyez-vous qu'il faut de la patience? j'en ai chaud.

CLAUDINE, *sans malice et se passant la main sur le front*. — Moi aussi!

MATHILDE. — Cela rappelle nos malheureux professeurs.

HENRIETTE, à son élève. — Il ne doit pas y avoir de place dans une lettre pour une chèvre.

CLAUDINE. — Bien sûr que Follette ne tiendrait pas dans une feuille de papier.

MATHILDE. — Parle de ta santé, de celle de ta grand'mère.

CLAUDINE. — Nous ne sommes jamais malade; pas la peine d'inquiéter Nicolas.

HENRIETTE. — Mets pour finir : « Nous t'embrassons cordialement. »

CLAUDINE, *obéissant vite*. — Oh! pour ça! je ne demande pas mieux.

HENRIETTE. — A présent, signe... tu ne sais pas ce que ça veut dire?... écris ton nom : Claudine, au bas de la page.

CLAUDINE. — C'est ça que vous appelez : signer... on apprend tous les jours... là... ça y est... faut-il tirer une copie de ma lettre?

HENRIETTE. — Inutile.

CLAUDINE, *étalant son ouvrage*. — Voilà, j'espère, une feuille joliment employée.

HENRIETTE. — Je vais la plier et la mettre sous enveloppe.

CLAUDINE. — Ah! oui! et puis mettre le nom dessus.

MATHILDE. — Elle veut dire l'adresse.

HENRIETTE. — Je m'en charge. (*Écrivant.*) Monsieur Nicolas Verginet, chez monsieur Durand, jardinier, au Point-du-Jour, près Paris. »

CLAUDINE. — C'est bien ça. Espérons que le facteur ne perdra pas ma lettre.

MATHILDE, *riant avec Henriette de la grandeur de cette missive.* — S'égarer seulement ou la confondre avec d'autres serait, il faut en convenir, le fait d'un fameux étourdi!

CLAUDINE, *devant qui Henriette ferme l'enveloppe.* — Eh! mam'zelle, si vous la collez tant que ça, comment fera Nicolas pour l'ouvrir.

HENRIETTE. — Ne t'inquiète pas de cela et cours à la poste, si tu veux qu'elle arrive à destination demain matin.

CLAUDINE. — Oh! oui, demain matin au point du jour?... je prends mes jambes à mon cou et je vole! (*Elle sort en criant.*) Quel bonheur! quel bonheur! grand frère aura des nouvelles de mon écriture!

ALFRED SÉGUIN

FIN DU DEUXIÈME ACTE

LE PORTRAIT DE LOUISE

Louise était fort gentille, fort coquette, et avait demandé à sa mère qu'elle lui fit faire son portrait; un beau portrait peint, avec des couleurs très-vives.

Elle avait déjà son portrait photographié, mais il était noir... et d'ailleurs sa bonne avait le sien fait de la même manière, ce qui était la preuve que ce n'était pas très-distingué.

Mais un portrait d'enfant fait par un peintre très-distingué, semblable au portrait d'une de ses cousines, coûte beaucoup d'argent, et sa mère se faisait tirer l'oreille en songeant à cette grosse dépense. Enfin elle s'y décida à la condition que Louise ferait ses devoirs avec beaucoup plus d'application qu'elle n'en mettait d'habitude, ce qui fut immédiatement accepté par la petite fille.

On se rendit chez le peintre qui, à son tour, n'accepta ce travail qu'à la condition que Louise poserait comme une grande personne.

Celle-ci l'assura qu'il serait très-content d'elle; en un mot, qu'elle ferait très-exactement tout ce qu'on lui commanderait. Louise n'était pas avare de promesses.

On prit jour pour la première séance. Il faisait encore froid à cette époque, et Louise, accompagnée par sa mère, arriva chez le peintre dans une très-belle robe de velours noir, ornée d'une large ceinture de soie formant un très-beau nœud par derrière, de manchettes et d'un col en guipure, d'un très-joli ruban bleu pâle à son cou, et d'un autre exactement semblable passé dans ses cheveux.

Cette toilette un peu sévère séyait à merveille à sa petite personne, adorablement rosée et blonde.

Le peintre jeta involontairement un regard d'admiration sur son jeune modèle et promit de faire tous ses efforts pour amener à bien la délicate mission qu'il avait acceptée avec une certaine hésitation.

Louise était si complètement gracieuse qu'elle se posa du premier coup d'une façon charmante, tout en conservant à son visage l'expression qui lui était habituelle.

— Fort bien, restez ainsi, ma chère enfant, dit l'artiste.

— Tu entends monsieur ; il ne faut pas trop bouger, ajouta sa mère.

— Oui, petite mère, répondit Louise.

Le peintre prit un fusain et commença à esquisser l'ensemble du portrait, c'est-à-dire à faire une première indication plus ou moins juste.

Le premier quart d'heure se passa assez correctement, mais ce court espace de temps avait épuisé la patience de la petite fille, et elle commença à se mouvoir sur son fauteuil avec une telle persistance que le peintre dût lui dire :

— Reposez-vous un peu, mon enfant. Louise ne se fit pas prier, et se levant de son siège, elle se mit à sautiller dans l'atelier, qui était fort grand.

Ne fais pas tant de bruit, fillette, tu finirais par nous étourdir.

— Mais, maman, c'est pour me dégourdir les jambes.

— C'est très-bien, en voilà assez ; va reprendre ta place, afin que monsieur puisse travailler.

Louise obéit un peu à regret ; mais comme elle avait un grand désir d'avoir son portrait peint, elle comprit la nécessité de faire contre fortune bon cœur.

L'artiste reprit aussitôt son travail interrompu.

Au bout de cinq minutes, qui lui parurent très-longues, Louise allongea le bras pour saisir une belle poupée assise à côté d'elle ; une de ces poupées intimes que les petites filles emportent volontiers dans leurs promenades, afin d'avoir toujours à qui parler, ce qui est une grande douceur pour elles.

Elle joua un moment avec cette poupée, tout en essayant de tenir la position qu'elle avait d'abord prise, mais cela n'était pas toujours facile, et l'artiste dut plusieurs fois la rappeler à l'ordre.

Laisse donc ta poupée tranquille, tu la

regarderas dans un autre moment, lui dit sa mère.

— C'est que Nichette me parle de ses affaires, maman, et il faut bien que je l'écoute.

Nichette était le nom de la poupée favorite de la petite fille.

— Sans doute, mais il faut, avant tout, songer que tu poses pour ton portrait.

— Oui, maman... Et Louise installa Nichette à côté d'elle, non sans pousser un soupir.

Une minute ne s'était pas écoulée que Louise commença à bâiller.

— La bouche ! la bouche ! se contenta de répéter le peintre, en manière de protestation.

Mais Louise était partie, et les bâillements continuèrent sans interruption pendant quelques minutes.

Le peintre commença à étirer ses moustaches, comme pour prendre plus facilement patience.

Louise, sur un regard de sa mère, se remit à poser.

— C'est bien ennuyeux de poser, murmura-t-elle tout bas.

Et alors, pour se distraire, elle rongea un tantinet ses ongles.

L'artiste ne sourcilla pas. Il avait bien certainement son idée, car il fit alors un imperceptible mouvement de tête en regardant la mère de Louise qui s'apprêtait à gronder sa fille.

Ronger ses ongles est un plaisir assez médiocre. C'était sans doute l'opinion de l'enfant qui passa à un autre divertissement. Ne pouvant en ce moment rire et causer avec Nichette qui se tenait toujours bien tranquille à côté d'elle, elle eut l'idée de lui tirer la langue, à seule fin de la taquiner.

Le peintre sourit de nouveau en regardant la mère.

Cela dura encore un bon quart d'heure, au bout duquel Louise s'écria tout à coup d'un ton délibéré :

— Ça doit être fini, tout à fait fini, mon portrait; n'est-ce pas, monsieur?

— Tout à fait fini, répondit l'artiste.

La mère et l'enfant se levèrent en même temps pour jeter un coup d'œil sur le travail du peintre. Elles furent à peine devant le chevalet que deux exclamations partirent en même temps :

Celle de la mère qui se termina par un fou rire; l'autre, qui fut suivie d'un silence mêlé de stupéfaction.

Au milieu de la toile, destinée à une peinture sérieuse, se trouvait le portrait de Nichette, de grandeur naturelle, et très-gentiment groupées autour, trois petites têtes assez semblables à celle de Louise.

La première bâillait à outrance; la seconde rongait ses ongles, et la troisième tirait la langue; mais une langue pareille à ces flammes qui sortent de la bouche des démons dans certaines peintures.

— Tu dois être contente, fillette, dit enfin la maman, car au lieu d'un portrait en voilà quatre on ne peut plus ressemblants.

— Oui, le portrait de Nichette, pas le mien, dit Louise en larmoyant.

— Pas le tien! — Comment? monsieur l'a fait trois fois : la petite fille qui bâille, celle qui ronge ses ongles et celle qui tire une langue de quinze centimètres pour le moins, ne te ressemblent donc pas? Tu es bien difficile.

— Mais, maman, je ne suis pas si laide.

— Pardon, tu es en tout semblable à ces trois têtes lorsque tu fais les grimaces dessinées par monsieur.

— Oh! exactement, dit le peintre.

— Non, monsieur! répliqua Louise en frappant du pied avec colère.

— Eh bien, qu'est-ce que cela signifie? dit sévèrement la mère.

— Oui, c'est très-mal d'avoir fait le portrait de Nichette au lieu du mien! s'écria Louise.

— Il fallait poser comme Nichette si tu tenais à avoir ton portrait, monsieur ne demandait pas mieux que de te peindre. Tu ne l'as pas voulu, il y faut donc renoncer... c'est dommage, car cela, j'en suis certaine, eût fait plaisir à ton père.

— Non, maman, non!... je ne veux pas y renoncer pour faire de la peine à petit père... Je poserai aussi bien que Nichette, et mieux encore, et plus longtemps s'il le faut.

— Je ne m'y oppose pas, si toutefois monsieur veut bien consentir à essayer une seconde fois.

Le peintre garda le silence.

— N'est-ce pas, monsieur, que vous voulez bien? demanda Louise en prenant les mains de l'artiste qu'elle regarda d'un air suppliant.

— Je consens volontiers à essayer une seconde fois, ma belle petite, mais il faudra tenir votre promesse jusqu'au bout... ou bien...

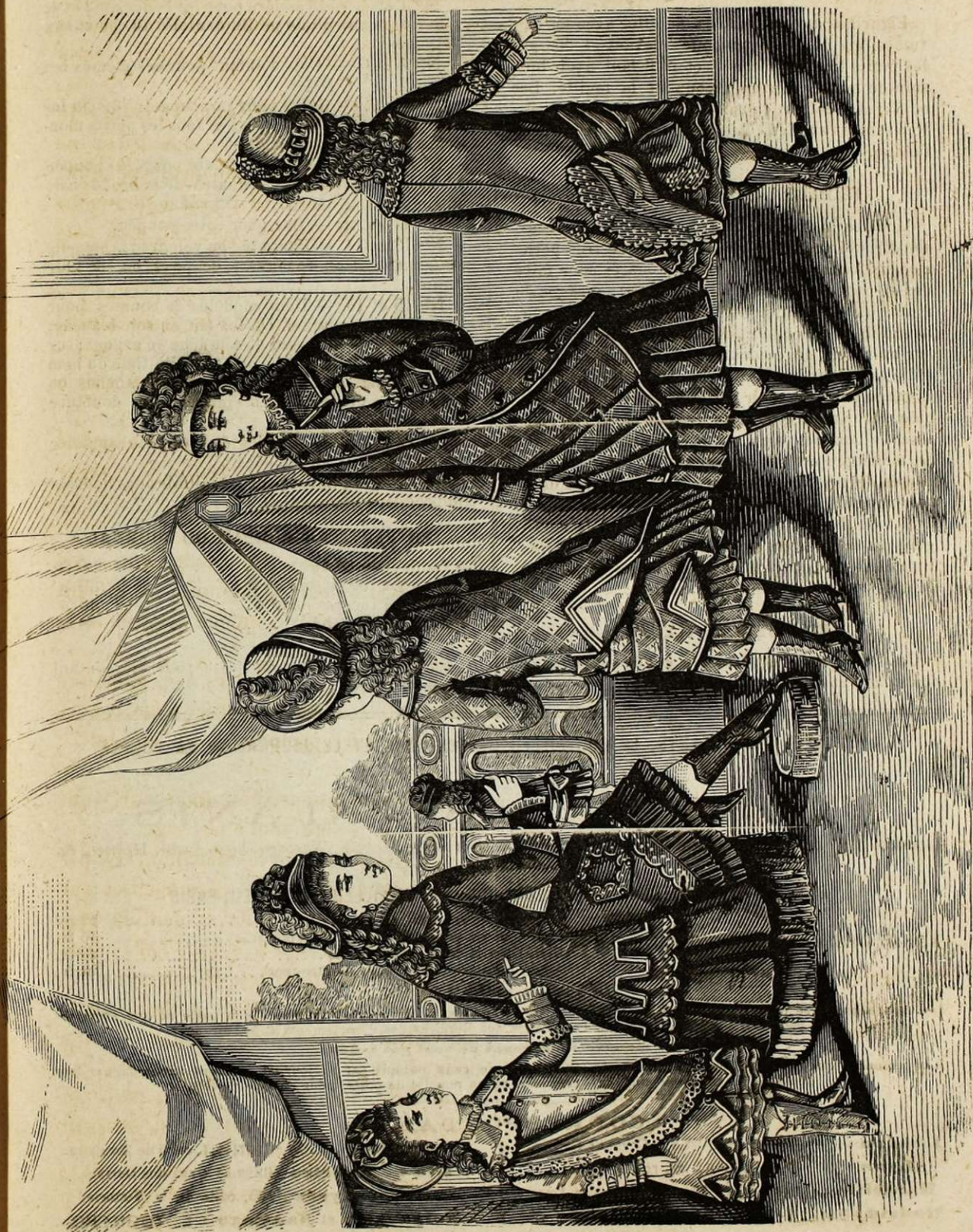
— Oui, monsieur, oui, monsieur, vous verrez que je serai tout à fait sage.

On prit séance pour le lendemain. Louise tint parole et elle en fut récompensée par un gracieux portrait de sa gentille personne, qu'on installa à la plus belle place du salon le jour de la fête de son père.

— Il est très-joli, mon portrait, disait naïvement Louise; mais dame, il m'a donné bien de l'ennui.

— Mon enfant, cela est vrai, mais au moins tu sais maintenant qu'on ne peut rien avoir sans peine.

GEORGES FATH.



FEUILLE DE DECOUPAGES

Figurines à découper et à habiller avec les costumes, qui devront être collés devant et dos sur les petits tenons indiqués, et qu'il faut avoir bien soin de ne pas ôter en découpant la feuille. Les coiffures se collent dans le haut seulement, ou très-légèrement sur les côtés avec un peu de gomme fondue.

FEUILLE IMPRIMÉE EN ROUGE

Modèles de divers travaux à exécuter avec du carton Bristol perforé et découpé avec de très-petits ciseaux à broder ou un bon et fin canif; pour faire des signets, des images pieuses, des ouvrages de fantaisie, souvenirs, etc., etc. Le grand signet, lorsqu'il est découpé et l'initiale brodée, se colle sur un ruban de couleur formant transparent et effilé aux deux bords; puis on l'orne d'un bouquet. L'image pour souvenir n'a pas besoin d'être doublée. Pour mettre dans un livre de messe, on remplace le bouquet par une petite image de sainteté. La ménagère est ornée tout autour par des petits carrés de Bristol superposés et piqués avec de la soie rouge. Le ruban noué dessus sert à fixer le cahier de flanelle qui garnit l'intérieur; la ménagère est doublée de soie. On se procure le carton Bristol chez les papetiers ou les merciers qui vendent des petits ouvrages de fantaisie.

BOUQUETS DE FLEURS

Ces bouquets sont destinés à l'ornementation des *signets et images* en carton Bristol.

PLANCHE BLEUE (Patrons pour poupées).

N^{os} 1 et 4. — Brassière pour les bébés n^{os} 2 et 4; elle est garnie d'une petite dentelle au cou et aux manches.

N^{os} 5 et 6. — Cols d'enfant pour ces mêmes bébés.

N^{os} 7 à 9. — Gants pour la poupée n^o 4. On les taille dans un gant de peau et tous les petits morceaux se cousent à surjet.

N^o 10. — Jambe de pantalon pour la poupée n^o 4; le bas est garni d'un entre-deux brodé ou de plis.

N^{os} 11 et 12. — Bas pour cette poupée.

N^{os} 13 et 14. — Pantoufle en velours; la semelle se fait en carton recouvert de peau ou de cuir mince.

N^{os} 15 et 16. — Deux modèles de bourses pour première communion. On les fait en soie blanche, avec broderie au passé et soutache en argent; sur l'autre côté de la bourse on brode l'initiale du nom de baptême. Ornements en perles blanches ou glands de soie; coulisse à l'intérieur et doublure en foulard.

N^{os} 17 et 18. — Bandes de broderie anglaise pour vêtements de poupées.

N^o 19. — Alphabet pour les initiales des bourses de première communion.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée n ^o 4	20 fr.
Le bébé incassable n ^o 2	30 »
Le bébé incassable n ^o 4.	40 »
Le bébé du bébé	8 »

Envoyer un mandat de poste pour le montant des demandes.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDORICHIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London : ASHER, 13, Bedford St., Covent's Garden.

Lyon : M^{me} PHILIPPE, 29, rue Gasparin.

Marseille : BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid : BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) : JANINI, calle de Zaragoza.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) : rua dos Ourives.

Buenos-Ayres : 135, calle de la Victoria.

Valparaiso et Santiago : L. TORNERO.